

LES RUES DE NOTRE HISTOIRE

Étienne Brûlé

Trois artères arborent un toponyme qui rappelle le passage d'Étienne Brûlé dans la région du lac Ontario. Il s'agit de Brûlé Crescent, Brûlé Gardens et Brûlé Terrace, tous situés près de la rivière Humber, non loin de la station de métro Jane. Ces toponymes font écho au passage de l'explorateur français et interprète Étienne Brûlé qui accompagne Samuel de Champlain. Ce dernier l'envoie avec douze Hurons dans le territoire ennemi iroquois. Brûlé suit la rivière de Toronto jusqu'à l'embouchure du lac Ontario. En septembre 1615 il devient le premier Européen à fouler le sol qui deviendra le site de la future cité de Toronto.

Jacques Baby

Toujours le long de la rivière Humber, près de la station de métro Old Mill, on retrouve un chemin, un croissant et une terrasse portant le nom de Baby Point. Ce toponyme peut sembler anglophone, mais il rappelle le Canadien français Jacques Baby (1763-1833) qui joua un rôle de premier plan au début du Haut-Canada. Pour permettre aux francophones d'être représentés dans la nouvelle administration du Haut-Canada, en 1792, le lieutenant-gouverneur John Graves Simcoe nomme Jacques Baby au Conseil législatif et au Conseil exécutif. Entre 1792 et 1830, Baby occupe plus de 115 postes ou commissions d'importance diverse. Il fait partie de l'élite politique connue sous le nom de *Family Compact*.

Douville

Au sud de la rue Front et à l'ouest de la rue Parliament, une petite artère rappelle un militaire de la Nouvelle-France. Il s'agit de Douville Court, à la mémoire du capitaine Alexandre Dagneau Douville (1698-1774), marchand de fourrure, traducteur et soldat. C'est en 1716 qu'Alexandre et son frère Jean font leur première visite aux abords du lac Ontario pour commercer avec les Iroquois. En 1720 ils établissent le premier poste de traite près de la rivière Toronto (Humber). Des sources suggèrent qu'Alexandre Douville devint capitaine de l'armée

française et responsable du fort Toronto créé en 1759.

Pierre-Esprit Radisson

À l'est du chemin Danforth, entre les avenues Eglinton et Lawrence, la rue Radisson rend hommage à l'explorateur Pierre-Esprit Radisson (circa 1636-1710) qui participe à plusieurs opérations de traite des fourrures. Suite à des démêlés avec l'administration coloniale française, il passe en Angleterre et prend contact avec les financiers et armateurs qui jetteront les bases de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Marquis de Montcalm

On sait que le Régime français prend fin avec la bataille des Plaines d'Abraham, avec la défaite de Louis-Joseph Marquis de Montcalm en 1759. Une avenue porte le nom de ce général français; elle est située au nord de la rue Eglinton et à l'est du chemin Caledonia.

Alfred Hyacinthe Saint-Germain

Située au nord de l'avenue Lawrence, entre les rues Bathurst et Yonge, l'avenue St. Germain rappelle la venue à Toronto d'Alfred Hyacinthe Saint-Germain (1827-1908). Il arrive en 1860 et, l'année suivante, il fonde l'hebdo *Toronto Evening* qui devient un quotidien en 1864. Saint-Germain innove en offrant à ses 5 000 lecteurs la possibilité de s'abonner. Il attire aussi les annonceurs avec des tarifs très bas.

Agincourt

Située au nord de l'avenue Sheppard et à l'est de l'avenue Midland, la promenade Agincourt fait écho à une bataille où les Français sont défaits par les Anglais en 1415. En 1850, le marchand John Hill tente d'obtenir un bureau de poste pour sa petite communauté dans le nord-est de Toronto. Il demande à son ami Joseph-Élie Thibaudeau, membre de l'assemblée législative du Canada, de plaider en sa faveur. Thibaudeau accepte à la condition que le bureau de poste porte un nom français. Hill choisit Agincourt qui fut plus tard absorbé par la cité de Scarborough, mais une promenade porte encore ce nom.

À SUIVRE...

PROCHAINE CAUSERIE : le mercredi 20 avril, à 19 h 30, Valéry Vlad nous entretiendra de « Religion et nationalisme dans les Balkans ». Rendez-vous au Senior Common Room de l'Université de Toronto, 89, rue Charles Ouest. Entrée derrière l'édifice, à deux pas du métro Museum.

LES 10 SITES PATRIMONIAUX LES PLUS MENACÉS AU CANADA

La Fondation Héritage Canada a établi son premier palmarès des 10 sites les plus menacés au Canada. En tête de liste figure une église franco-ontarienne.

1. L'église Saint-Joachim, Lakeshore (Ontario)

Cet édifice de 121 ans est une des dernières sentinentelles subsistantes de la vie canadienne-française dans le comté d'Essex, dans ce qui fut jadis le village de Saint-Joachim aujourd'hui amalgamé à la municipalité de Lakeshore située à 40 km à l'ouest de Windsor (Ontario). Après une importante victoire juridique, les membres du comité SOS Église, un groupe principalement francophone dirigé par David Tremblay, n'a rien perdu de sa détermination ou de sa combativité en vue de sauver l'église.

Redoutant que les droits constitutionnels des francophones seraient violés par la démolition projetée par le diocèse catholique de London, le comité SOS s'est adressé en mai 2003 à un tribunal de la Cour divisionnaire de l'Ontario. Il a remporté une grande victoire lorsque le jugement a exigé de reporter indéfiniment la démolition de l'église Saint-Joachim et ordonné à la ville de Lakeshore de reconsidérer la demande du comité SOS visant à désigner l'édifice en vertu de la *Loi sur le patrimoine de l'Ontario*. (La ville avait enfreint la Loi lorsqu'elle avait adopté en mars 2002 une résolution exigeant le consentement du propriétaire avant qu'une désignation ne soit envisagée.)

En août de l'an dernier, le comité SOS a offert d'acheter l'église et son presbytère pour 120 000 \$, proposant qu'une coopérative communautaire soit créée à cette fin. Le diocèse continue cependant de préconiser la démolition. Un nouveau comité du patrimoine espère que la deuxième demande de désignation sera prise en considération.

Les autres sites patrimoniaux menacés sont :

2. La rotonde du E&N Railway, Victoria (C.-B.)
3. Port Dalhousie, St. Catharines (Ontario)
4. Le 5, Place Ville-Marie, Montréal (Québec)
5. Le cinéma Tivoli, Hamilton (Ontario)
6. Le Centre d'immigration d'Edmonton (Alberta)
7. La maison Harding, Regina (Saskatchewan)
8. South House, école Rothesay Netherwood (N.-B.)
9. La maison Wright-Scott, Gatineau (Québec)
10. Magasin à rayons Woodward, Vancouver (C.-B.)

PORTRAIT PRÉCIS DE L'ONTARIO FRANÇAIS

Dans un album intitulé *L'Ontario français: des Pays-d'en-Haut à nos jours*, les historiens Michel Bock et Gaétan Gervais peignent un portrait précis de l'Ontario français, et ce à travers cinq fresques qui correspondent aux grandes périodes historiques de ce territoire jadis connu sous le vocable Pays-d'en-Haut et qui s'étend aujourd'hui de Windsor à Thunder Bay. Les fresques ou chapitres couvrent le Régime français (1610-1759), le Régime britannique (1760-1867), les débuts de la Confédération (1867-1910), la période canadienne-française (1912-1960) et la période franco-ontarienne (depuis 1960).

Superbement illustré, cet album présente un bel assortiment de cartes, dessins, photographies et reproductions d'époque. Il a l'avantage de fournir, au début de chaque chapitre, un tableau résumant les dates repères de la période étudiée. Ce survol nous permet de saisir immédiatement les temps forts ou les événements clés qui ont marqué l'Ontario français au cours d'une période précise. De plus, l'équipe éditoriale a eu la brillante idée de présenter un court portrait d'une foule de gens qui se sont distingués mais qui sont parfois tombés dans l'oubli. On y retrouve François Gendron (1618-1688), premier médecin connu en Ontario; Madeleine de Roybon d'Allonne (c.1646-1718), première femme entrepreneur en Ontario; Conrad Lavigne (1916-2003), fondateur du premier poste de radio de langue française en Ontario; Lise Paiement, auteure-compositeure-interprète et femme de théâtre.

L'Ontario français : des Pays-d'en-Haut à nos jours est un ouvrage qui sort des sentiers battus. L'histoire bien documentée de l'univers franco-ontarien y est étalée, mais on a aussi droit à des témoignages d'observateurs privilégiés. Certains de ces échos sont extraits de documents d'archives. C'est le cas de l'appréciation des premiers vins fabriqués dans la presqu'île du Niagara au XVII^e siècle, donnée par René Bréhant de Galinée. Plus près de nous, il y a ce témoignage de Denise Truax, élève à Sturgeon Falls durant la crise scolaire de 1972. L'album offre aussi de brèves capsules intitulées « Villes et villages ». Ainsi, on en apprend davantage au sujet de Fort Rouillé, Verner, Hearst, Paincourt et Penetanguishene.

L'Ontario français: des Pays-d'en-Haut à nos jours, Ottawa, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 2004, 274 pages, 35 \$.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DU NOM DE LA VILLE DE TORONTO

par Alan Rayburn, *Canadian Geographic*, septembre-octobre 1994

Le phénomène de la migration des toponymes est assez fréquent, et le cas de Toronto n'a rien d'exceptionnel. Ce nom s'est fixé – dans l'espace et dans la nomenclature toponymique – après un long parcours géographique et de nombreuses variations orthographiques. Sur le plan linguistique, il vient de l'expression mohawk *tkaronto*, que les explorateurs et les cartographes français adaptèrent par la suite à leur langue. Sur le plan géographique, il a migré sur 125 km vers le sud, à partir du passage étroit appelé The Narrows, situé à la hauteur de la ville d'Orillia, à l'endroit où le lac Simcoe se déverse dans le lac Couchiching.

Selon plusieurs porte-parole du peuple mohawk et le spécialiste des langues autochtones John Steckley, *tkaronto* signifie «là où des arbres se dressent dans l'eau». Les Mohawks l'employaient pour décrire le lieu «The Narrows» où les Hurons et d'autres populations autochtones plantaient les piquets de leurs pièges à poissons. En 1615, Samuel de Champlain décrivit ces structures comme des sortes de barrages dans lesquels on ne laissait que quelques ouvertures pour diriger le poisson vers les filets. Des datations au radiocarbone effectuées sur des piquets qui se dressent à cet endroit révèlent que l'usage de ces bordigues remonte à plus de 4 000 ans.

L'expression mohawk gagna le sud vers l'an 1680, quand le toponyme *Lac de Taronto* (l'actuel lac Simcoe) apparut sur une carte attribuée à l'abbé Claude Bernou, représentant de la cour de France. Ce nom inspira en 1686 l'utilisation du toponyme *Passage de Taronto*, pour désigner l'itinéraire de canotage qui, entre les lacs Simcoe et Ontario, empruntait ce que nous appelons aujourd'hui la rivière Humber. Celle-ci prit à son tour le nom Rivière Taronto. Puis, dans les années 1720, on baptisa *Fort Toronto* un fort français situé à l'est de l'embouchure de la rivière Humber, sur le lac Ontario. C'est à cet endroit que se trouve aujourd'hui la capitale de l'Ontario.

De nombreuses cartes françaises datant de la période allant de 1680 à 1770 désignent le lac Simcoe par des variantes de *Lac Taronto*. Sur sa carte de 1688 de la région des Grands Lacs, Vincenzo Coronelli a écrit *L Taronto* au-dessus des mots *Les Piquets*. La première occurrence de la variante orthographique Toronto (avec un o) pour désigner le lac se trouve sur une carte de Coronelli datant de 1695. Son emploi sur des cartes britanniques, comme celle de 1720 de Herman Moll et celle de 1755 de John Mitchell, pourrait être dû à l'influence des récits de voyages du baron Lahontan, officier et auteur français, qui furent publiés à partir de 1703.

Les explications données ci-dessus surprendront plus d'un historien. En effet, l'interprétation la plus courante du mot Toronto dans les ouvrages actuels lui attribue le sens de «lieu de réunion» et le fait dériver du huron *toronton*. Cette origine fut proposée dans *Toronto: Past and Present* (1884) par l'historien Henry Scadding, qui avait déduit de la définition donnée par le missionnaire récollet Gabriel Sagard en 1632 – *il y en a beaucoup* – qu'il s'agissait d'un rassemblement de tribus ou d'un lieu de rencontre.

D'autres auteurs ont plutôt retenu l'idée d'abondance exprimée par le terme *toronton*. L'historien William Kilbourn a fait sien cette interprétation dans *Toronto Remembered* (1984), où il écrit : «Si quelqu'un demande ce que signifie Toronto, la meilleure traduction que l'on puisse donner est, selon moi, 'abondance' [traduction].» Scadding avait réfuté cette théorie dans son *Toronto of Old* (1878).

C'est dans les mémoires de guerre (*Journals*, 1765) de Robert Rogers que le toponyme Toronto apparut pour la première fois seul, sans autre générique, pour désigner le site de la ville actuelle. Ce militaire britannique, commandant des Rangers coloniaux de la Nouvelle-Angleterre, décrivit le site comme «un endroit propice à la construction d'une fabrique». Il avait vu en 1760 les vestiges de Fort Toronto, que les Français, battant en retraite, avaient détruit après que les Britanniques se furent emparés de leurs possessions nord-américaines. Les Français avaient construit le poste vers 1720 et l'avaient alors appelé Fort Rouillé en l'honneur d'Antoine-Louis Rouillé, ministre de la Marine et des Colonies. Abandonné en 1730, le fort fut restauré en 1740 et servit jusqu'en 1759. Plusieurs cartes françaises et anglaises du XVIII^e siècle le désignaient sous le nom de Fort Toronto. Dans tous les documents qui nous sont restés, son nom est orthographié «Toronto».

À SUIVRE...

Nouveaux membres – La Société d'histoire de Toronto est heureuse d'accueillir quatre nouveaux membres : Françoise Paris, François-Xavier Chamberland, Norma Abi-Aad et Douglas MacDonald.

Assemblée générale annuelle – Veuillez réserver dès maintenant la date du lundi 30 mai (à 19 h) pour l'assemblée générale annuelle de la Société. Madame Marie Lalonde, directrice générale de l'Association des musées de l'Ontario, sera notre invitée. Convocation et ordre du jour à suivre.